

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

## BULLETIN BI-MENSUEL

DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH



Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## LA VOIE DOULOUREUSE

PREMIÈRE STATION.

A la distance où nous sommes des événements, après les affreux bouleversements qui transformèrent la ville, il serait difficile de déterminer le lieu précis où se tenait Notre-Seigneur lorsqu'il fut condamné à mort. Aussi les pèlerins ont-ils coutume de stationner dans un endroit de convention. Ordinairement c'est dans la rue.

Mais comme nous sommes fort nombreux et que nous tenons à n'être point pressés ni dérangés, nous nous assemblons dans la petite cour du couvent de la Flagellation; un franciscain fait le signe de la croix et nous fléchissons le genou, et tous ensemble nous récitons cette prière :

*Adoramus te, Christe, etc.*

Point de chants, bien entendu, point de croix portée devant nous. Ce serait une imprudence grave.

L'invocation faite, nous nous assimes à l'ombre, et l'un d'entre nous exposa ainsi le mystère.

Après la Cène, lorsque toutes les cérémonies prescrites par la loi furent accomplies, le Seigneur était sorti du cénacle avec les apôtres, et, descendant la montagne de Sion, il s'était dirigé vers la vallée de Josaphat. Il était entré dans le jardin de Gethsémani; et là, retiré dans une grotte solitaire, il avait ressenti toutes les angoisses de l'agonie. Et puis des malfaiteurs, envoyés par les princes des prêtres, étaient venus le saisir, et ils l'avaient entraîné chez Caïphe et chez Anne pour le faire juger et condamner.

La nuit s'était écoulée sinistre et terrible; de deux heures à six heures du matin, dans la maison d'Anne, de six à sept chez Caïphe. Enfin sur les sept heures et demie, nous retrouvons le bon Maître debout devant le gouverneur romain; un peuple immense est réuni sur la place du palais, et des voix s'élèvent de la foule, demandant que *Jésus de Nazareth soit condamné à mort*.

Le gouverneur actuel de la Judée s'appelait Ponce-Pilate. Il avait succédé à Valérius-Gratus. Depuis neuf ans il faisait haïr son administration à force de se montrer avare, cupide et colère. Deux ans plus tard, l'excès de ses cruautés devait le faire destituer par Vitellius, alors gouverneur général de la Syrie, et, après un procès instruit à Rome, il devait être exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua au milieu d'un accès de désespoir.

Pilate rendait ordinairement la justice dans une salle de son palais, nommée le *Prétoire*, qui était élevée de vingt-huit marches au-dessus de la rue. Mais les Juifs ne voulurent point monter jusque-là, parce qu'ils devaient faire la Pâque le soir, et que c'eût été pour eux une souillure que de mettre le pied chez un païen. Alors Pilate consentit à sortir lui-même, et du haut des marches il adjura le peuple et lui dit : — « De quel crime accusez-vous cet homme ? » — Or la multitude furieuse ne savait que répondre. Pendant la nuit tout entière on avait interrogé le Sauveur, et malgré les faux témoins, on n'avait pu découvrir en lui la moindre action blâmable. Alors quelqu'un imagina de s'écrier : — « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené ! » — Et Pilate, blessé de cette réponse mutine, répondit avec aigreur : — « Eh bien, jugez-le selon votre loi. » — Mais le parti des Juifs était pris. Ce n'était pas un jugement qu'ils réclamaient. Que leur importait la justice ? Ils voulaient une condamnation capitale; et comme la peine de mort était réservée aux Romains, c'était à Pilate qu'ils la demandaient. Pilate ne dut conserver aucun doute, lorsqu'ils lui répliquèrent : — « Il ne nous est pas permis de tuer quelqu'un. »

Alors Pilate rentra dans le prétoire et se fit amener Jésus. L'escalier par où monta le Sauveur a été soustrait à la profanation des infidèles. La piété de Constantin l'a transporté, pierre par pierre, jusqu'à Rome, où il est exposé à la vénération publique.

Inutilement le gouverneur chercha des traces de culpabilité dans celui qui était la sainteté même, et, n'en trouvant pas, il retourna vers le peuple et lui dit : — « Je ne trouve réellement aucun crime dans cet homme. » — Alors, ces Juifs si turbulents, qui étaient toujours en révolte contre leurs souverains et qui devaient, soixante ans plus tard, expier par leur ruine totale la dernière

de leurs conspirations, osent accuser Notre-Seigneur de rébellion, et les voilà qui s'écrient : — « Nous avons trouvé cet homme pervertissant notre nation et empêchant de payer le tribut à César... Il se dit le Christ-roi... Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. »

Pilate n'ignorait pas, sans doute, que ce même Jésus, interrogé un jour sur l'obligation de payer l'impôt, avait répondu par cette parole à jamais célèbre : — « Rendez à César ce qui appartient à César. » — Aussi ne fit-il aucun cas de la dénonciation des Juifs. Il releva seulement le mot de Galilée, et, pour se décharger de cette affaire importante, il renvoya Jésus à Hérode, son souverain naturel.

« Or Hérode se réjouissait de voir Jésus. Il le désirait depuis longtemps, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. Il lui adressa donc plusieurs questions; mais Jésus ne répondit pas une syllabe. Cependant les princes des prêtres et les scribes se présentèrent aussi, et l'accusèrent avec violence. »

Étonné du silence de l'accusé, le monarque orgueilleux s'imagina sans doute qu'il était intimidé, confondu, ébloui par l'éclat de sa cour; il le méprisa, et « l'ayant revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. »

Les fous, à cette époque, étaient habillés de blanc. Un vêtement de fou, au lieu d'un manteau royal : tel fut l'affront d'Hérode à Notre-Seigneur. Il y avait, au cœur du roi, plus de perfidie qu'il n'en paraît au premier abord. Ce vêtement renfermait des allusions multiples et toutes plus sacrilèges les unes que les autres.

Le blanc n'était pas seulement la marque de la folie. Un manteau blanc était un signe de royauté chez les Perses, les Égyptiens, et même les Romains. On en revêtait également les images des dieux. Les grands personnages dans les fêtes, les généraux au jour de la bataille, portaient une chlamyde blanche. Ceux qui briguaient quelque dignité s'habillaient de blanc, et de là même nous vient le nom de *candidat*. Notre-Seigneur apparaissait donc sous ce vêtement comme un ambitieux prétendant follement à la royauté. La robe du grand prêtre était blanche aussi, de même que la tunique des prêtres ordinaires. Le tétrarque, en donnant à Jésus un manteau blanc, voulut sans doute le déguiser en grand prêtre pour se moquer de sa qualité de Fils de Dieu.

Enfin, et cela est significatif dans le procès, d'après le témoignage de Joseph et des rabbins, c'était la coutume chez les Juifs que les accusés se présentent devant le tribunal, vêtus de noir, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé leur innocence; et, après leur acquittement, on les habillait de blanc. De sorte qu'en renvoyant à Pilate le Sauveur couvert d'un manteau blanc, Hérode semblait vouloir le présenter comme un homme d'un esprit trop faible pour qu'on pût lui imputer aucune mauvaise action.

« Mais cette indigne dérision retomba sur lui et sur ses courtisans. Dix ans plus tard, Hérode, dépouillé de son manteau royal et de toutes ses richesses, fut renvoyé honteusement à Lyon, en France, avec Hérodiade, sa femme; et, après y avoir vécu quelque temps dans la misère, il alla mourir en Espagne. » (Doct. Sepp.)

Pilate, embarrassé d'un dénouement sur lequel il était loin de compter, convoqua de nouveau les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, et leur dit :

« Vous m'avez présenté cet homme comme soulévant le peuple. Je l'ai interrogé et ne l'ai point trouvé coupable. Or je l'ai envoyé à Hérode qui l'a jugé comme moi. Je vais donc, si vous le voulez, le faire châtier, et puis je le renverrai. »

Aussitôt, par la plus criante des injustices, il ordonna que Jésus, l'innocent, fût flagellé, pour complaire au peuple.

D'après la coutume romaine, quiconque devait subir la mort était d'abord fouetté, à moins qu'il ne fût romain. Tite-Live fait mention de cette circonstance, à propos des exécutions nombreuses qui eurent lieu dans la guerre des Esclaves. Curtius raconte le même fait d'Alexandre le Grand : Philon et Joseph, à propos de la guerre des Juifs, où une multitude de Juifs

furent sacrifiés à Jérusalem et à Alexandrie. Mais la flagellation infligée à Notre-Seigneur eut un caractère particulier de cruauté : car, d'un côté, Pilate voulait, par l'atrocité même du traitement, exciter la compassion du peuple, pour pouvoir ensuite faire grâce de la vie; tandis que, d'un autre côté, les soldats romains, prenant cette flagellation pour une véritable question, cherchaient à arracher au Sauveur, à force de coups, l'aveu de son prétendu crime. Les rabbins nous font une effroyable description de la manière dont la flagellation avait lieu autrefois chez les Juifs. Le condamné était attaché par les deux mains à une colonne. On plaçait derrière lui une pierre carrée, sur laquelle montait le bourreau, afin que les coups portassent mieux, tombant d'en haut. Le valet du bourreau déchirait alors les vêtements du coupable, depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et l'exécution sanglante commençait. Armé d'une discipline à quatre cordes, ou d'un fouet auquel étaient attachées quatre lanières de cuir, le bourreau frappait de toutes ses forces treize coups sur la poitrine nue du patient, et treize sur chaque épaule. Lorsque le délinquant mourait entre les mains du bourreau, celui-ci n'était pas responsable de sa mort, pourvu qu'il n'eût pas augmenté le nombre des lanières d'une façon excessive.

Telle était la flagellation chez les Juifs. Mais c'était bien autre chose encore chez les Romains. C'est ici qu'on pouvait appliquer la parole du roi Roboam et dire que, si les Juifs fouettaient avec des verges, les Romains frappaient avec des scorpions. En effet, pour aggraver le supplice, ils se servaient de cordes au bout desquelles ils attachaient de petits morceaux d'os carrés ou de petites boules de métal. Le patient était déchiré et écorché par quatre soldats, qui le frappaient en même temps sans compter les coups. « C'est ainsi que les habitants de Smyrne, racontant les tourments de leurs martyrs, parlent d'une flagellation qui leur avait mis à nu les tendons et les veines, de sorte qu'on pouvait étudier sur eux toute l'anatomie du corps humain. » La brutalité et la cruauté des soldats romains se manifestaient là tout entières. La formule seule avec laquelle on livrait au bourreau le délinquant, était terrible : « Licteur, lui disait-on, prends, dépouille, frappe, agis, et fais attention. »

Après l'odieuse supplice, on ramassa dans l'ordure quelques lambeaux de pourpre, dont on revêtit Jésus en signe de dérision; on tressa sur sa tête une couronne d'épines, on mit dans ses mains une sorte de sceptre en roseau. On le fit asseoir sur le tronçon de la colonne rougie de son sang, et les soldats venaient, les uns après les autres, mettre un genou en terre devant lui par dérision, prenaient le roseau, le frappaient sur la tête comme pour enfoncer davantage les épines de sa couronne sanglante, et lui disaient ironiquement : — « Je te salue, roi des Juifs. »

« L'Évangéliste ne nous dit point de quelle espèce d'épines on couronna le Sauveur. Il y avait au nord de Jérusalem une vallée des épines; il y en avait une autre de l'autre côté du Jourdain à l'endroit où les enfants d'Israël célébrèrent les funérailles du patriarche Jacob. Ce lieu s'appelait *area Atad*. Atad est le nom hébraïque de l'épine nommée par Linnée *rhamnus paliurus*, qui, au-dessus de sa racine, pousse un grand nombre de branches semées de pointes. Elle produit des baies noires, et croît en abondance en Syrie et en Égypte, mais surtout sur le rivage du Jourdain, près du pont de Jacob, et à Jérusalem. C'est à ce genre d'épines qu'appartient l'épine des Juifs appelée chez les Maures épine d'Abraham, l'épine de la croix, et enfin l'épine du Christ. Celle-ci atteint souvent une hauteur de quinze à vingt pieds, produit des feuilles semblables à celles de l'olivier, et sert à faire des haies. » (Doct. Sepp.) La tradition voudrait que cette dernière espèce d'épines, ou bien le *lycium spinosum*, eût servi à tresser la couronne du Sauveur.

« Le roseau... n'était point un de ces roseaux légers que le premier coup met en morceaux. Cette espèce ne croît point en Palestine. Il était de la nature de ceux qui croissent dans l'eau, dont la tige ferme et pesante sert de bâton ou de toise pour mesurer. C'était ce que nous appelons aujourd'hui un roseau espagnol, *baculus arundineus*, ou *arundo donax* qui atteint quelquefois une hauteur de huit pieds, et qui est plus gros que le pouce. Les soldats romains voulurent imiter par dérision les cérémonies avec lesquelles on couronnait les rois en Orient, telles que nous

les trouvons racontés par Abulféda à propos du couronnement du kalif Motawakkel. « On lui mit, nous dit-il, le manteau royal sur les épaules et la couronne sur la tête; puis le consécuteur, le baisant sur le front, lui dit : Salut, prince des croyants ! »

« Chez les Babylo niens et les Perses, il y avait chaque année une fête qui durait cinq jours, et dans laquelle on tirait de prison un malfaiteur condamné à mort, que l'on plaçait sur un trône, et que l'on revêtait par dérision des insignes de la royauté. Puis, après l'avoir traité pendant tout le jour comme un roi, on le traînait hors de la ville, on le fouettait, et on le brûlait... »

Ainsi on traitait réellement Notre-Seigneur comme le rebut de la plus vile société.

Nous ferons cette première station à l'endroit même où s'opéra l'affreux mystère. J'y célèbre la messe tous les jours. Longtemps ce lieu fut un réceptacle d'immondices. Mais, en 1858, l'archiduc Maximilien y fit élever une église fort décente, que desservent les Franciscains. La colonne du Sauveur n'y est plus; elle a été transportée à l'église de la Résurrection.

Pendant que ces choses se passaient dans la cour du prétoire, les princes des prêtres, craignant de voir s'échapper leur proie, excitaient le peuple à pousser de nouveaux cris sous les fenêtres du gouverneur. Et Pilate effrayé songeait à trouver un autre moyen de refuser la sentence de mort; il imagina de prendre le peuple par la compassion.

On voit encore aujourd'hui, sur la voie douloureuse, non loin de l'emplacement du prétoire, un arceau fort élevé, qui s'ouvre de deux côtés de la rue, et d'où il serait facile d'être aperçu d'une multitude considérable, stationnée aux environs. Quelques-uns veulent en faire l'arcade de l'Écclésiaste, mais ce n'est pas probable. Toujours est-il que là, ou près de là, le gouverneur monta sur un lieu élevé et présenta aux Juifs leur malheureuse victime, meurtrie de cinq mille coups de la flagellation, avec son manteau de pourpre, son roseau et sa couronne d'épines, en s'écriant : — « Voilà l'homme ! » Cette vue, cette parole auraient dû produire leur effet. Voilà, ô Juifs, aurait pu ajouter le gouverneur, voilà l'homme qui a parcouru vos villes et vos bourgades, vous comblant partout de mille bienfaits nouveaux, guérissant vos malades, ressuscitant vos morts, multipliant les pains pour vous nourrir, et laissant toujours sur son passage des marques de sa bonté toute-puissante. Pour vous satisfaire, je l'ai fait flageller, convaincu que j'étais de son innocence. Que ferai-je de plus pour un coupable ?

Mais le peuple, toujours excité par les pontifes jaloux, s'écrie : — « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point l'ami de César ! » — Alors Pilate essaye d'un nouveau moyen. À l'époque de la Pâque, il avait l'habitude de délivrer un prisonnier, au choix des Juifs. Il propose de relâcher Jésus ou de donner la liberté à un scélérat nommé Barabbas. Mais le peuple cria : — « Nous ne voulons pas de celui-là; nous voulons la liberté de Barabbas. » — Or, Barabbas était un meurtrier. — Que ferai-je donc de Jésus ? répondit Pilate. Et la multitude de s'écrier dans ses transports frénétiques : « Qu'il soit crucifié ! »

Alors le gouverneur inique se sentit vaincu. « Il s'assit sur son tribunal, dit l'évangéliste. Ce tribunal était construit de pierres taillées; il était en plein air; et c'était de là qu'on prononçait les sentences capitales. Les prêtres en avaient élevé un semblable à Césarée, leur résidence ordinaire. Les Juifs appelaient le leur Gabbatha ou la Haute-Place. C'était comme les rostrales de Jérusalem, car la loi romaine, dit Suétone (Cæs., c. XLVI), voulait qu'en matière criminelle la sentence fût toujours prononcée d'un lieu élevé. »

Lorsque Pilate fut assis, il présenta aux Juifs Notre-Seigneur, en disant : *Voilà votre roi !*

Ah ! si le Sauveur eût voulu parler en ce moment : « O mon peuple, aurait-il pu dire avec le prophète, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? ô mon peuple ! réponds-moi. »

Parce que je t'ai délivré de la captivité; parce que durant quarante ans je t'ai nourri dans le désert.

Parce que de la stérilité je t'ai conduit dans une terre féconde; qu'ai-je pu faire de plus pour toi ? N'as-tu pas été la vigne que j'ai plantée, que j'ai gardée sous ma protection ? Et tu m'as

attaché à la croix ! et quand j'ai eu soif, tu m'as donné à boire du vinaigre et du fiel !

O mon peuple ! que t'ai-je donc fait, et en quoi t'ai-je contristé ? O mon peuple ! réponds-moi.

Pour le sauver de l'Égypte, j'ai englouti, sous les flots de la mer, le Pharaon et ses cavaliers, et tu m'as livré aux princes des prêtres !

Je t'ai ouvert un passage à travers les vagues de l'abîme, et tu m'as percé le côté d'une lance ! J'ai marché devant toi, colonne lumineuse de nuées, et tu m'as traîné au prétoire de Pilate !

Je t'ai nourri de la manne qui tombait du ciel, tu m'as soufflé et mourri de coups ! J'ai fait sortir l'eau du rocher pour étancher ta soif, et toi, tu ne m'as donné à boire que fiel et vinaigre !

J'ai mis dans tes mains le sceptre de la puissance, et toi, tu as mis un réseau dans ma main et une couronne d'épines sur mon front !

Mais non ! le Seigneur était décidé à boire le calice jusqu'à la lie, afin de nous sauver !

Les Juifs continuaient leurs clameurs ; et leurs voix et celles des grands prêtres devenaient toujours plus fortes, et ils criaient : Prenez-le, crucifiez-le ! — Pilate répondit : Crucifierai-je votre roi ? Les grands prêtres réclamaient, dirent : Nous n'avons d'autre roi que César. Et Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et craignant une émeute, confirma le jugement, et les autorisa à faire ce qu'ils demandaient ; mais il prit de l'eau, se lava les mains en présence du peuple, et dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple répondit en criant : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Pilate était horriblement coupable assurément ; mais les plus coupables étaient bien ces Juifs infâmes qui criaient en tumulte et demandaient la mort de leur bienfaiteur. Aussi Dieu permit-il qu'ils se condamnaient eux-mêmes et par leur propre bouche, à l'enfer même où ils commirent l'iniquité. Un cri horrible s'éleva de la foule. C'était celui-ci : « Que son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfants ! » Le ciel ratifia la sentence. Jérusalem détruite, le temple renversé, le sacrifice interrompu, et ce malheureux peuple dispersé aux quatre vents du ciel, travaillant toutes les nations sans jamais s'y mêler, et portant en tout lieu le signe de la réprobation, le redisaient assez haut.

Pour nous, agenouillés sur les ruines du palais, ayant à notre droite le lieu de la flagellation et devant nous le portique appelé de l'*Ecce homo*, nous adorâmes les desseins impénétrables de la Providence et nous bénîmes Dieu d'avoir gravé en caractères ineffaçables, dans ces lieux sacrés, la preuve de la divinité de son fils.

Comme, en face de Jésus, le sublime bienfaiteur et sauveur de l'humanité, condamné à mort par les Juifs, on comprend bien la célèbre parole : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux ! »

Souffrir une persécution injuste est un bien, un bien immense. Cette souffrance est un monnaie avec laquelle nous achetons le droit d'être traités favorablement au jour du jugement et de recevoir une ample compensation de nos peines, dans ces joies ineffables de l'éternité.

Nous n'avons pu voir le balcon d'où Pilate prononça la sentence. Il est enclavé dans la caserne turque. Quelques voyageurs assurent l'avoir visité. Mais ne les a-t-on pas trompés ? Il y a eu tant de bouleversements en cet endroit ! Le rocher lui-même sur lequel s'élevait la tour Antonia a disparu.

#### DEUXIÈME STATION.

La première station terminée, nous nous levâmes pour nous rendre à la seconde. Même incertitude que pour la précédente ; impossible de déterminer l'endroit précis où Notre-Seigneur fut chargé de sa croix.

Ce fut assurément dans la cour du prétoire ; mais la cour était grande ; la multitude furieuse s'y pressait agitée comme les flots de la mer. Notre-Seigneur dut être poussé et chassé, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans rester dans un endroit fixe.

Nous nous agenouillâmes sous l'arc de l'*Ecce homo* appelé, au temps des croisés, *Porte douloureuse*. C'est une grande ogive, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui la domine, est moderne, mais dont les piliers droits et le commencement de l'archivolte sont romains. En faisant des recherches dans le couvent des dames de Sion, qui l'avoisine au sud, on a trouvé un second arc romain, plus petit, qui continuait le premier. Probablement il en existe un semblable du côté opposé, et l'ensemble formait une porte romaine. (Cf. de Vogüé.)

Que se passa-t-il dans le douloureux moment qui nous occupe ? L'Évangile n'en dit rien. Seulement il est aisé de conjecturer qu'une fois la sentence de mort prononcée, les mauvais traitements contre la victime redoublèrent d'intensité. Sous les yeux des juges, les bourreaux avaient encore gardé une sorte de réserve ; en ce moment ils ne connurent plus de bornes.

C'était la coutume chez les Romains de rendre aux condamnés leurs vêtements ; on apporta donc à Jésus sa robe sans couture, qu'on lui avait enlevée pour le couronner d'épines. Ses affreux bourreaux l'insultèrent d'abord, puis lui débarrassèrent les mains pour l'habiller. Ils arrachèrent brusquement le manteau de pourpre qui couvrait ses épaules et ouvrirent ainsi la plupart de ses blessures. On lui jeta autour du cou son scapulaire de laine, et, comme la tunique travaillée par sa mère ne pouvait passer à cause de la couronne d'épine, qui était trop large, ils arrachèrent la couronne, et les blessures de la tête se rouvrirent, et le sang coula en abondance. Après sa tunique, ils lui mirent sa large robe blanche, sa ceinture et son manteau. En faisant toutes ces choses, ils ne cessèrent de brutaliser le Sauveur et de le frapper. Alors on amena deux larrons, qu'on plaça à

côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils avaient les mains liées et la corde au cou. Pour tout vêtement, ils portaient un scapulaire d'étoffe grossière, avec une tunique ouverte et sans manches. Le tint de ces hommes était hâlé, et leurs membres conservaient les traces d'une récente flagellation. L'un d'eux avait je ne sais quelle expression de calme, mêlée à celle d'une amère douleur ; l'autre, furieux et insolent, se joignait aux bourreaux pour maudire et outrager l'innocente victime, qui offrait cependant pour lui ses tortures.

Au moment où l'on conduisit Notre-Seigneur au milieu de la place, des esclaves débouchèrent de la porte Occidentale, apportant la croix, qu'ils jetèrent brutalement aux pieds de la victime. Les bras de la croix étaient liés à l'arbre principal par de grosses cordes. Les aides des bourreaux portaient, par derrière l'appui des pieds, les morceaux de bois destinés à fixer la croix en terre, des marteaux et des clous.

Devant le terrible instrument de son supplice, Notre-Seigneur se mit à genoux, et baisa par trois fois l'arbre qui allait devenir l'objet de la vénération des siècles les plus reculés. Ainsi les sacrifices des temps anciens avaient-ils coutume de baiser l'autel respectivement élevé. Ainsi encore, au temps de la Messe, les prêtres baisent-ils la pierre sacrée sur laquelle reposera la divine hostie.

Bientôt on força le Christ à se relever, et sur ses épaules on chargea la croix « qui était longue, épaisse, lourde », dit saint Bonaventure, et qui pouvait avoir quinze pieds de haut.

Les larrons ne furent pas aussi maltraités. On leur épargna la peine de traîner leur gibet, et des esclaves leur rendirent ce service. Ainsi se vérifiait la parole d'Isaïe : le Christ « n'a pas été seulement rangé parmi les méchants, mais il a été jugé le plus méchant des plus méchants. » (Isaïe, LIII.)

On entendit sonner la trompette qui annonçait le départ du triste cortège. Les pharisiens triomphaient. Encore un moment, se disaient-ils, et celui dont le desintéressement condamne notre faste, dont la sainte morale blesse notre orgueil, nous laissera dominer en paix. Combien de fois, depuis lors, n'a-t-on pas entendu les ennemis de l'Église emboucher, eux aussi, la trompette, frapper des mains, et s'écrier : Nous avons vaincu ! L'Église est morte ; peuple, venez à son enterrement. Et cependant la fille immortelle du Calvaire se relevait triomphante. Et ceux qui la voyaient, cherchaient en vain ses ennemis ; ils n'étaient déjà plus.

A genoux sur la poussière du chemin, nous voyons s'ouvrir devant nous la voie célebre qui conduit au pied du rocher, jusque-là infâme et maintenant à jamais illustre, connu sous le nom de Calvaire, il nous semblait y trouver l'emblème du chemin de la vie, plein de ronces et d'épines, où l'homme s'avance accablé de pesants fardeaux, et nous nous rappelions cette parole du Maître : — « Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » — Et, faisant un acte de résignation à la volonté de Dieu, nous nous disions : Pourquoi nous plaindre lorsque nous souffrons ? Le Sauveur, chargé du sa croix, a suivi lui-même le chemin de la douleur, en laissant à chaque pas l'empreinte de ses pieds ensanglantés. Sur cette longue route qui conduit au Golgotha, et à laquelle il nous convie, il n'y a pas une aspérité dont la pointe déchirante n'ait agrandi ses plaies. Est-ce donc que le serviteur serait plus grand que le Maître ? Et pour conclure, nous prononçions du fond de notre âme cette prière de saint Ignace : — « O roi suprême et Maître de l'univers, « voilà que, malgré mon indignité, confiant en « votre grâce et en votre secours, je m'offre à « vous tout entier, et je me remets, moi et tout ce « que je possède, à la disposition de votre volonté ; « affirmant, en présence de votre infinie bonté, « en face de la bienheureuse Vierge Marie et de « toute la cour céleste, que ma résolution iné- « branlable est de vous suivre du plus près qu'il « me sera possible et de vous imiter dans l'accep- « tation des injures et des épreuves de toute espèce, « puisque tel est le bon plaisir de votre Majesté. »

#### TROISIÈME STATION.

Ici la rue descend l'espace de deux cents pas environ. Nous la suivîmes jusqu'à l'endroit où elle se rencontre une autre venant de la porte de Damas ; alors une colonne de marbre rouge renversée et à demi enfouie dans la terre nous indiqua l'endroit où Notre-Seigneur tomba pour la première fois.

La croix une fois rétablie sur les épaules de Jésus, on se mit en mouvement, et le ciel vit avec admiration commencer la marche triomphale du Roi des rois dans ce que la terre considérait comme le dernier degré de l'ignominie.

En avant du cortège, un trompette sonnait de son instrument au détour de chaque rue, pour annoncer l'exécution sanglante. Derrière lui venaient des enfants et des gens du peuple, portant des cordes, des clous et des corbeilles avec des instruments. D'autres, plus robustes, traînaient des échelles et les croix des deux larrons.

Ensuite paraissait le divin Sauveur. Il semblait complètement épuisé. Effectivement, depuis la veille au soir il avait été privé de tout sommeil et de tout aliment ; la cruauté des bourreaux, le sang qu'il avait perdu, la fièvre, la soif, les souffrances morales plus horribles encore que les tortures physiques, l'avaient réduit au dernier degré d'affaiblissement ; ses pieds pouvaient à peine le soutenir. De la main droite il retenait le fardeau qui glissait continuellement de son épaule, et de la gauche il soutenait le manteau large et pesant qui embarrassait sa marche. Les bourreaux le tiraient et le poussaient en tout sens. Son visage, ses cheveux et sa barbe inondés de sang, lui donnaient un aspect lamentable. L'outrage et la haine le poursuivaient jusque sur cette voie douloureuse. Cependant, à travers ses larmes, on

voyait percer l'expression sublime de la résignation. « Son regard était prière, pardon, amour. »

Plusieurs soldats, armés de lances, marchaient aux deux côtés de la victime. Un peu derrière, on voyait les larrons, la tête couverte d'un bonnet de paille en signe de dérision. On les avait comme enivrés avec la liqueur destinée aux condamnés à mort. Ensuite venaient les bourreaux, maîtres au teint foncé, petits et massifs, cheveux noirs et crépus, presque sans barbe.

Leur physionomie ne portait pas le type juif. C'étaient, on ne l'ignore pas, des esclaves égyptiens, attachés aux travaux publics et prêts à louer indistinctement leurs services aux Juifs et aux Romains. On ne saurait se faire une idée de leur férocité brutale.

Des pharisiens à cheval suivaient le convoi. Quelquefois ils parcouraient les rangs pour faire observer l'ordre et régler la marche.

A quelque distance, un chef militaire marchait, également à cheval, entouré de quelques satellites.

Selon l'usage trop usité en de telles circonstances, des étrangers, des esclaves, des ouvriers, des gens du bas peuple, et même des femmes sans pudeur, après avoir vu passer l'auguste captif une première fois, couraient se poster un peu plus loin pour jouir encore du triste spectacle. — Une foule de curieux se dirigea directement du Prétoire au Calvaire, se réservant pour la plus affreuse partie du triste drame.

Durant cette affreuse procession, le Sauveur eut beaucoup à souffrir. Les bourreaux, le pressant de marcher plus vite, le harcelaient sans cesse. On l'insultait du haut des maisons et à travers les fenêtres ; des esclaves, qui travaillaient dans la rue, lui jetèrent de la boue et des ordures. Enfin, des enfants, excités par ses ennemis, avaient recueilli à l'avance, dans les pans de leurs petites robes, des cailloux qu'ils lui jetèrent sous les pieds au moment où il passa devant leurs maisons. Voilà comment ces enfants se montrèrent reconnaissants envers celui qui avait tant aimé leur âge, qui les avait bœnis et exaltés !

« Vers son extrémité, la rue infecte se dirigeait à gauche ; en même temps elle s'élargissait et devenait montueuse. Avant d'arriver à sa partie la plus élevée, on trouvait un enfoncement, habituellement rempli d'eau de pluie et de boue, au-dessus duquel on passait au moyen d'une pierre large et élevée, comme on en voit dans un grand nombre de rues de Jérusalem. Arrivé en cet endroit, le Sauveur ne put aller plus loin. Les bourreaux l'ayant poussé et tiré avec rudesse, il tomba contre la pierre, et son fardeau roula à côté de lui. Ses ennemis l'accablèrent de malédictions, le tirèrent par le bras, lui donnèrent même des coups de pied. Le cortège s'arrêta, et le peuple lit entendre des cris de colère. En vain le Sauveur étendit les mains, pour demander qu'on lui vint en aide ; personne ne répondit à son appel. Les pharisiens crièrent : « Relevez-le, sans cela il mourra entre nos mains. » Des deux côtés de la rue, on voyait des femmes qui pleuraient, et les petits enfants qu'elles portaient dans leurs bras paraissaient épouvantés. On força la victime à se relever ; on remit la croix sur son épaule ; et Jésus dut pencher, avec une douleur indicible, sa tête déchirée par les épines, pour faire place à la croix.

Faut-il nous étonner de cette chute ? après les fatigues d'une horrible nuit, épuisé de sang à la suite de la flagellation, Notre-Seigneur marche traînant après lui l'arbre de son supplice. Devant lui, à ses côtés, et par derrière encore, une multitude brutale le presse, l'injurie, et le couvre de boue. Alors il tombe ; c'était la conséquence de sa faiblesse extrême. Et puis, Dieu voulait ici nous donner une grande leçon. La vertu ne consiste pas à n'avoir point de ces moments de défaillance, où tout paraît nous manquer à la fois, où la terre elle-même semble se dérober sous nos pieds. Au contraire, c'est sous les poids de telles épreuves qu'elle grandit et se montre belle, selon cette parole de l'Écriture : *Virtus in infirmitate perficitur*. Cette réflexion fait du bien au cœur et ranime le courage.

#### QUATRIÈME STATION.

A quelques pas de l'endroit où nous sommes, une petite chapelle gothique, que les Arméniens relèvent bientôt de ses ruines, nous indique l'endroit où Marie rencontra son divin fils.

L'Évangile ne parle pas de cette rencontre, mais voici le souvenir qu'en a gardé la tradition. Après la scène, Marie et les saintes femmes durent se retirer dans la maison de la mère de Marc, la nuit ne leur permettant pas d'être à pareille heure dans les rues. Elles étaient tristes et pleines d'inquiétude. Aucune d'elles ne songeait à se livrer au repos. Leur nuit se passa dans des aarnes continuelles.

Tout à coup, vers le matin, elles entendirent frapper à la porte. Une voix amie les conjura d'ouvrir. C'était saint Jean. Il venait, tout en pleurs, leur raconter comment Notre-Seigneur avait été trahi par Judas, au jardin des Oliviers, lié, garrotté comme un malfaiteur, traîné d'abord chez le grand prêtre, insulté, soufflé, et conduit enfin chez le gouverneur romain auquel on demandait sa mort.

Mais lorsque saint Jean ajouta : Pilate est convaincu de l'innocence de Jésus ; cependant il a peur du peuple. Il a été assez lâche pour faire flageller notre maître. J'ai laissé Jésus attaché à une colonne. Mille hommes frappent sur lui avec fureur, sa chair vole en lambeaux et son sang ruisselle de toutes parts. Alors les sanglots éclatèrent dans l'assemblée.

Marie chancela, et, s'appuyant aux lambis de l'appartement, les mains jointes et crispées par la douleur, elle s'écria : « Père très respectable, Père très pieux, Père très miséricordieux, je vous recommande mon fils bien-aimé. Ne lui soyez pas cruel, vous qui êtes bon pour tout le monde. Père éternel, pourquoi mon fils Jésus mourrait-il ? Il n'a jamais fait de mal ; mais, Père juste, si vous

voulez la rédemption du genre humain, je vous en conjure, accomplissez-la par un autre moyen ; car tout vous est possible. Je vous supplie donc, Père très-saint, si l'un de vous plait, que mon fils Jésus ne meure pas ; délivrez-le des mains des méchants, et rendez-le moi ! Car lui-même il ne s'aidera pas, à cause de son obéissance et de son respect pour vous. Il s'abandonne comme un être faible et méprisable au milieu d'eux. Ainsi secourez-le, vous, Seigneur ! » (Saint Bonaventure.)

Lorsqu'elle eut repris haleine, elle courut à la porte pour s'élever vers le lieu où était Jésus-Christ. Mais ses forces la trahirent. Marthe et Madeleine la soutinrent : « Et, lui donnant le bras, elles l'aiderent à marcher jusqu'au Prétoire.

La foule était si nombreuse qu'elles ne purent approcher. Poutées et reboutées par la multitude brutale, elles cherchaient à voir par-dessus les têtes. Elles se traînaient d'un côté et puis d'un autre. D'affreux blasphèmes et des ricanelements cruels frappaient continuellement leurs oreilles. De temps en temps elles voyaient Pilate se présenter au balcon pour parler à la foule. Elles ne saisissaient pas ses paroles, mais elles entendaient les odieuses clameurs de la populace qui criait : Il est coupable de mort ; qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié !

Chacun de ces hurlements était un coup de poignard pour le cœur de Marie.

Mais que vous a-t-il fait ? s'écriait-elle en gémissant.

Et ceux qui l'entendaient, riaient bruyamment en disant : Voilà la mère de ce misérable. Oui, il sera crucifié ton fils ! Et tu ne pourras pas le sauver.

Enfin Marie perdit tout espoir. Un crieur public circulait dans la foule et annonçait quelque chose. Il lisait une sentence ainsi conçue :

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César et s'est fausement donné pour le Messie. Crucifiez-le entre deux voleurs, en mettant au-dessus de sa tête le titre dérisoire de roi des Juifs. Va, licteur, prépare la Croix. »

A cette parole, le courage de Marie s'exalta. Entraînant ses compagnes, elle prit un détour et alla se mettre à l'angle d'une rue qui conduisait au Calvaire, afin de voir Jésus au moins encore une fois. En effet, après un moment de cruelle attente, on entendit un affreux tumulte, et, au milieu de la foule et des gardes en fureur, on vit s'avancer Jésus couronné d'épines, le visage souillé de crachats et de sang, le corps couvert de plaies, et chargé de sa croix.

Le premier mouvement de Marie fut de se précipiter vers lui pour le serrer dans ses bras ; mais les bourreaux la repoussèrent violemment et la renversèrent sur le chemin. Notre-Seigneur jeta sur elle un regard plein de tristesse et d'amour, qui acheva de lui briser le cœur. Elle eût été broyée par les pieds de la foule, si ses saintes amies ne l'eussent emportée dans une avenue voisine.

Un saint Père raconte qu'au moment où il l'aperçut, Notre-Seigneur lui adressa cette parole : *Salve, Mater ! Je vous salue, ma mère !* et qu'il tomba ensuite accablé par sa douleur aussi bien que par la pesanteur de sa croix.

On voit encore aujourd'hui le lieu où se passa cette scène, l'une des plus émouvantes de la Passion. Autrefois les Croisés y bâtirent une église. Je le trouvais profané par les immondices des Turcs.

Quel moment que celui de la rencontre de la mère et de son divin fils ! C'était la première fois que Marie voyait de près Jésus après sa flagellation. Elle l'avait aperçu couvert de sang et couronné d'épines, lorsque Pilate le présenta au peuple en disant : — « Voilà l'homme ! » — Mais elle n'avait pu se rendre un compte suffisant de son état. Maintenant elle est près de lui ; et si les gardes la repoussent brutalement pour l'empêcher d'approcher, cependant elle en a assez pour mesurer la grandeur du mal. Selon l'expression d'Isaïe : « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a pas une partie saine dans le Sauveur. » — Une mère seule peut comprendre tout ce qu'il y eut dans le regard que la mère jeta sur son divin fils, et qu'elle émut profondément le regard du fils produisit sur la mère ! Et encore, une mère ne le comprend pas : car Marie voyait un Dieu dans son fils, et le mal est d'autant plus grand que la personne souffrante est plus innocente et le bourreau plus méprisable. Dans cet endroit, on se sent pressé de remercier Dieu d'avoir bien voulu confier ce souvenir à la tradition, à cause de la grande leçon qu'il renferme. Souvent on serait tenté de trouver l'Évangile barbare, en lisant ce texte : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi ne peut être mon disciple. » Or, cet empressement de la sainte Vierge à chercher le regard de son divin fils explique tout. Il faut préférer Dieu à ses parents ; c'est l'ordre naturel des choses. Le Créateur doit passer avant la créature. Mais cela ne détruit pas le commandement qui vient après les trois premiers : « Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu viives longuement. » Aussi, dans cette station, on pense volontiers à ses affections de famille, et on récite avec effusion cette oraison du missel romain : « Oh ! mon Dieu, qui nous avez ordonné d'aimer notre père et notre mère, ayez pitié d'eux, prenez soin de leur âme et faites que nous ayons le bonheur de nous réunir à eux pendant l'éternité, pour ne nous en séparer jamais. Nous vous en conjurons par les mérites de Notre-Seigneur, qui rencontra ici sa sainte mère abreuvée de tristesse. »

#### CINQUIÈME STATION.

C'est à la cinquième station que la rue commence à monter au Golgotha, c'est là aussi que Notre-Seigneur eut besoin de *Simon le Cyrénéen pour l'aider à porter sa croix*. Sans doute, en essayant de gravir une pente raide et difficile, dans l'état d'un homme épuisé et chargé d'une poutre énorme, le Sauveur dut chanceler et s'ar-

rêter à peu près sans pouvoir avancer. "Des gens en habits de fête, qui se rendaient au temple, passèrent près de là et dirent avec compassion. Hélas! l'infortuné va mourir! — La confusion fut grande dans le cortège. Comme on ne pouvait faire avancer le Sauveur, les pharisiens qui dirigeaient la marche dirent aux soldats: "Il n'ira pas jusqu'au Calvaire: cherchez quelqu'un qui l'aide à porter sa croix." En ce moment un malheureux traversait la rue, accompagné de ses deux enfants; il portait à la main un faisceau de petites branches, car il était jarlinier et il avait travaillé dans les jardins situés hors de la ville du côté de l'est. C'était un homme robuste, âgé d'environ quarante ans. Il avait la tête nue et un vêtement court, serré autour du corps avec une large pièce d'étoffe. Il s'appelait Simon, et il était de Cyrène dans la Syrie africaine. "Il y avait beaucoup de Juifs dans la Cyrénaïque. Ptolémée-Lagus, lorsqu'il avait reçu la Palestine sous son commandement, avait transporté cent mille Juifs dans ce pays. Ils avaient même une synagogue à Jérusalem, et ils se propagèrent tellement dans leur nouvelle patrie, qu'ils tentèrent plus tard contre Rome une émeute assez importante, comme Dion Cassius le raconte dans la vie de Trajan. "Simon pouvait donc être Juif. Cependant, remarque le docteur Sepp, peut-être devons-nous reconnaître en lui cet Africain, noir de couleur et prosélyte, que nous retrouvons dans les *Actes des apôtres* sous le nom de Simon le Noir, à côté de Lucius de Cyrène, car les trois parties du monde, les trois grandes races du genre humain devaient être représentées dans le sacrifice qui reconcilia le ciel avec la terre.

Simon dut éprouver une profonde répugnance à accepter l'office qu'on lui imposait; cependant, en voyant Jésus qui pleurait et jetait vers lui un regard suppliant, il se sentit ému et se laissa faire.

Le grand fait à constater ici pour nous, c'est que Notre-Seigneur, Fils de Dieu et Dieu lui-même, voulut bien se laisser accabler par la souffrance, au point d'avoir besoin du secours d'un homme, sa créature. Il n'est donc pas défendu à celui qui souffre d'accepter le secours de ses frères. Une vertu stoïque n'est pas celle de l'Evangile. Nous sommes un peuple de frères et nous devons nous aider les uns les autres. Or, comment s'exercerait la charité, si personne ne devait en accepter les soins? La rencontre de Simon et de Jésus me rappela encore tout naturellement cette parole prononcée par Jésus-Christ en un autre temps: — "Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les hommes, je le regarderai comme fait à moi-même, et je vous en aurai la même reconnaissance." — Alors je descendis en moi et je compris à quoi je m'exposais toutes les fois que j'avais le malheur de refuser à quelqu'un un service qui dépendait de moi. Si j'avais vécu au temps de Notre-Seigneur, si je me fusse trouvé sur la route à la place de Simon et qu'un mouvement d'humeur, une fausse honte ou la paresse m'eussent poussé à me soustraire aux instances impérieuses des Juifs qui me pressaient de soulager un malheureux, de quelle grâce ne me fusse-je pas privé? Que le Seigneur tout-puissant nous accorde le don de la plus parfaite charité, afin que nous ne nous exposions jamais à le rebouter lui-même en refusant de soulager un de ses membres.

SIXIÈME STATION.

La sixième station paraît être un complément de la cinquième. Notre-Seigneur accepte un autre service. Il permet qu'une femme essuie son visage avec un voile blanc. Il y a encore là une pensée consolante à recueillir.

On suivait alors une longue et belle rue. De tous côtés des gens en habits de fête la sillonnaient pour aller au temple. Les uns se tenaient à l'écart de peur d'être souillés; d'autres, moins pharisaïques, se montraient accessibles à la compassion. Simon avait fait à peu près deux cents pas à la suite du Sauveur, lorsqu'une femme grande et pleine de dignité, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche de la rue et pénétra dans le cortège, avec une intimité au-dessus de son sexe. Cette femme était Séraphia, l'épouse de Sirach, membre du sanhédrin. Son dévouement au Sauveur devait lui mériter le nom de Veronique, formé de *Vera*, véritable, et *icon*, mot grec latinisé, qui veut dire image.

Elle pouvait avoir quatre ou cinq ans de plus que la sainte Vierge. Elle avait une alliance avec le vieillard Simeon, dont elle avait beaucoup connu les fils dans son enfance.

Séraphia avait préparé un vin généreux et aromatique qu'elle voulait offrir au Sauveur, afin de calmer un peu ses souffrances. Au moment où le cortège passait devant chez elle, elle se précipita. Les soldats essayèrent vainement de

l'arrêter: son amour et son désir ardent de consoler le divin Maître lui communiquant une force surnaturelle, elle pénétra dans les rangs de la populace, repoussa bourreaux et soldats, parvint auprès du Sauveur, se précipita à genoux, et, lui présentant son voile, elle lui dit: "Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur." Jésus prit le linge de la main gauche, l'appliqua sur sa face couverte de sang, et le rendit à la pieuse femme en la remerciant du regard. Séraphia le baisa, le mit sous son mantau contre son cœur, et se releva. La jeune fille essaya timidement d'offrir le vase qu'elle portait; les soldats la repoussèrent en même temps que son héroïque conductrice.

Les pharisiens étaient furieux de ce retard, et plus encore de l'hommage public rendu à Jésus-Christ. Pour s'en venger, ils le frappèrent rudement et le tirèrent en tous sens, en lui criant de marcher.

A peine rentrée chez elle, Veronique déposa le saint suaire sur une table et tomba en défaillance; la jeune fille se mit à genoux à côté d'elle et se laissa aller à sa douleur. Tout à coup, jetant les yeux sur le voile, l'enfant y aperçut une image du Sauveur, effrayante, mais d'une ressemblance parfaite. Elle tira Séraphia de son évanouissement et lui montra le prodige. Cette vue remplit les deux femmes de douleur et de consolation. Elles se mirent à genoux, et Séraphia s'écria: "Maintenant je puis renoncer à tous les biens du monde, car mon Seigneur m'a laissé un gage qui vaut tous les trésors!"

Ce mouchoir ou suaire était de laine fine et d'une longueur trois fois égale à sa largeur. On le portait sur la tête et autour du cou, apparemment comme le font encore aujourd'hui nos Syriennes. Il était d'usage en Palestine d'en présenter un semblable aux voyageurs fatigués, aux malades, à ceux qui étaient dans l'affliction, afin d'essuyer leurs larmes ou leur sueur; par là on témoignait de son désir de s'associer à leur douleur ou à leurs peines. Dans les pays chauds, les amis s'envoyaient quelquefois, en présent, ces sortes d'objets.

Depuis ce jour, le suaire de Veronique fut toujours suspendu au chevet de son lit: après sa mort, les saintes femmes le donnèrent à la mère du Sauveur; puis il passa aux apôtres et ensuite à la sainte Eglise. On le conserve aujourd'hui à Rome.

Oh! quel bonheur d'assister Jésus-Christ dans les pauvres qui sont ses membres! A mesure qu'on pense les plaines du pauvre, Notre-Seigneur grave intérieurement son visage dans le cœur du chrétien généreux. Combien aussi les personnes qui travaillent pour l'Eglise doivent être encouragées, en pensant que le bon Maître récompense de la sorte celles qui préparent des linges sacrés pour le moment du divin sacrifice!

SEPTIÈME STATION.

Une colonne de pierre grise marque l'emplacement de la porte Judiciaire, sous laquelle *Notre-Seigneur tomba pour la seconde fois.*

Ici commençait le Golgotha, ou *lieu du crâne*, *Calvaria locus!*

Sous la porte, il y eut une sorte d'encombrement. Les gardes s'en irritèrent et redoublèrent de violence. La route devenait très inégale. Un encombrement assez considérable se présenta. Les bourreaux ayant eu la cruauté d'y pousser le Sauveur, Simon le Cyrénéen voulut l'éviter, la croix fut ébranlée, et Notre-Seigneur tomba dans l'impur bourbier. Simon eut beaucoup de peine à relever la croix. Jésus dit alors d'une voix distincte, bien que brisée par la douleur: "Malheur, malheur à toi, Jérusalem! Je t'ai aimée comme une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes; et voici que tu me rejettes cruellement hors de ton sein." — Il était triste et troublé. Les pharisiens, entendant ces paroles, insultèrent, en lui disant que ce n'était plus le moment de faire de fausses prophéties, et ils firent signe aux bourreaux de le forcer à se relever.

Indigné de leur conduite, Simon ne put s'empêcher de leur dire: "Si vous ne mettez un terme à vos cruautés, je laisserai là cette croix, dussiez-vous me tuer."

La septième station est bien la place où les victimes de l'injustice humaine trouvent leur consolation. Victime plus innocente succombait-elle jamais à des traitements aussi injustes? Vous qui pleurez sous le poids des mauvais traitements, voyez Jésus renversé dans la boue par ses créatures, par les hommes pour lesquels il donne sa vie. Unissez vos douleurs aux siennes. Comprenez que le disciple n'a pas le droit d'être mieux traité que le maître, et que, d'ailleurs, celui qui est associé à la passion du Sauveur sera un jour le compagnon de sa gloire.

(Extrait du *Voyage à Jérusalem* par le P. de Damas, S. J. 2 vol., in-12 \$1.00)

QUATRE EXERCICES

POUR FAIRE LE

CHEMIN DE LA CROIX

PAR

L'auteur de *Les ferventes communions* et de *Le crucifix*.

Brochure in-32 de 63 pages ..... Prix franco 10 cents

LES ENSEIGNEMENTS

DU

CHEMIN DE LA CROIX

TRENTE ET UNE MÉTHODES POUR PARCOURIR AVEC FRUIT LES STATIONS DE LA VOIE DOULOUREUSE

PAR

Le P. L. BRONCHAIN

Un volume in-18 de 549 pages ..... Prix franco 38 cents

MEDITATIONS

SUR LE

CHEMIN DE LA CROIX

PAR

L'ABBÉ HENRI PERREYVE

Un volume in-18 de 253 pages ..... Prix franco 38 cents

TRAITÉ DU

CHEMIN DE LA CROIX

CONFORMÉMENT AUX DÉCISIONS ET AUX USAGES DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE

PAR

L'Ilmo et Rme Chanoine X. Barbier de Montault

Ouvrage approuvé par N. N. SS. les Evêques de Southwark, d'Angers et de Poitiers.

Un volume in-18 de 288 pages ..... Prix franco 35 cents

LE

CHEMIN DE LA CROIX

COMPOSÉ D'APRÈS LES *VIA CRUCIS*

APPROUVES PAR LES SOUVERAINS PONTIFES ET PAR LA S. C. DES INDULGENCES

PAR

Le R. P. MACII, S. J.

ORNE DE 15 GRAVURES

Brochure in-32 de 55 pages ..... Prix franco 10 cts.

LE CRUCIFIX

SAINTE DEVOTION

PAR

L'ABBÉ CHAFFANJON

Un volume in-12 de 361 pages, papier teinté, filets rouges ..... Prix franco 75 cts.

«LE PLUS BEAU DES LIVRES»

LE CRUCIFIX

DONNANT SES LEÇONS A TOUS

PAR

L'auteur des *FERVENTES COMMUNIONS*

Un volume in-18 de 393 pages ..... Prix franco 38 cents

— CHEMIN DE LA CROIX —

LE

CHEMIN DE LA CROIX

ENSEIGNÉ ET PRATIQUÉ

PAR

S. LÉONARD DE PORT-MAURICE

Un volume in-64 de 144 pages. Tirage de luxe, encadré d'un filet rouge, Prix franco, relié, 20 cts.

# OUVRAGES SUR LA PASSION.

RÉFLEXIONS ET AFFECTIONS

## SUR LA PASSION DE JESUS-CHRIST

ET SUR LES

### SEPT DOULEURS DE MARIE

Avec la manière d'entendre la messe, les actes pour la Communion, les Aspirations d'amour, et d'autres pratiques pieuses

PAR

**S. ALPHONSE DE LIGUORI**

1 vol. in-32 de 520 pages..... Prix franco 30 cts.

COMBIEN IL EST UTILE DE MÉDITER SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

L'Amant des âmes, notre très aimant Rédempteur, a déclaré qu'il n'a eu d'autre fin, en venant sur la terre pour se faire homme, que d'allumer dans tous les cœurs le feu de son saint amour : *ignem veni mittere in terram; et quid vobis, nisi ut accendatur?* Et de quelles belles flammes de charité n'a-t-il pas embrasé une multitude d'âmes, surtout par les souffrances qu'il a voulu endurer à sa mort afin de nous montrer l'immensité de son amour pour nous!

Oh! combien de cœurs heureux, qui, dans les plaies de Jésus, comme dans autant de fournaises ardentes, se sont tellement enflammés d'amour pour lui, qu'ils n'ont refusé de lui consacrer ni leurs biens, ni leur vie, ni eux-mêmes tout entiers, surmontant avec un généreux courage toutes les difficultés qu'ils rencontraient dans l'observation de la loi divine, pour l'amour de ce Seigneur qui, étant Dieu, a voulu tant souffrir pour leur amour! Aussi, le conseil que l'Apôtre nous a donné, non seulement pour ne point défaillir, mais encore pour courir avec légèreté dans le chemin du ciel, c'est de penser à celui qui a supporté tant de peines pour nous : *Recogitate in me eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.*

C'est pour cela que saint Augustin, considérant avec amour Jésus ouvert de plaies et cloué à la croix, lui faisait cette tendre prière : *Scribe, Domine, vulnere tua in corde meo, ut in eis legam dolorem et amorem; dolorem, ad sustinendum pro te omnem dolorem; amorem, ad contemnendum pro te omnem amorem.* Gravez, disait-il, ô mon très aimant Sauveur! gravez dans mon cœur toutes vos plaies, afin que toujours j'y lise votre douleur et votre amour; ayant ainsi devant les yeux la grande douleur que vous m'avez témoigné sur la croix, je n'aimerai et ne pourrai plus aimer autre chose que vous.

Et où les Saints ont-ils puisé le courage et la constance nécessaires pour souffrir les tortures, le martyre, la mort, sinon dans les plaies de Jésus crucifié? Saint Joseph de Leonissa, capucin, voyant qu'on voulait le lier avec des cordes pour une opération douloureuse que le chirurgien devait lui faire, prit en ses mains son crucifix et s'écria : *Quoi! des cordes! des cordes!... Ah! voici mes liens; mon Seigneur percé de clous pour mon amour; c'est lui qui, par ses douleurs, me lie, et m'oblige à supporter toutes sortes de peines pour son amour.* Il endura ainsi l'opération sans se plaindre, en considérant que Jésus, dans sa passion, semblable à un tendre agneau sous la main de celui qui le tend, n'ouvrit même pas la bouche : *Et non aperuit os suum.*

Eh! qui pourrait dire qu'il souffre à tort, en regardant Jésus brisé à cause de nos péchés. *Altitus propter scelera nostra?* Qui pourrait refuser d'obéir, sous prétexte de quelque incommodité, à la vue de Jésus obéissant jusqu'à la mort : *Factus obediens usque ad mortem?* Qui pourrait se soustraire aux humiliations, en voyant Jésus traité comme un insensé, comme un roi de théâtre, comme un malfaiteur, souffleté, couvert de crachats, et attaché à un gibet infâme?

Et qui pourrait aimer un autre objet que Jésus, en le voyant mourir au milieu de tant de douleurs et de mépris afin de captiver notre amour? — Un pieux solitaire priaît Dieu de lui apprendre ce qu'il pourrait faire pour parvenir à l'aimer parfaitement. Le Seigneur lui révéla que, pour parvenir à un parfait amour de Dieu, il n'y a pas d'exercice plus utile que de méditer souvent sa passion. — Sainte Thérèse se plaignait amèrement de certains livres qui lui avaient conseillé de laisser la méditation de la passion, comme un obstacle à la contemplation de la divinité; sur quoi la Sainte s'écrie : *"O Seigneur de mon âme! ô mon Dieu, Jésus crucifié! je ne puis me rappeler cette opinion, sans me croire coupable d'une grande infidélité. Est-il possible que vous, Seigneur, me soyez un obstacle à un plus grand bien? Et d'où me sont venus tous les biens, si ce n'est de vous?"* Ensuite elle ajoute : *"J'ai vu que, pour être content, et pour nous faire de grandes grâces, Dieu veut que tout ce que nous faisons passe par les mains de cette très sainte Humanité, dans laquelle la Divine Majesté nous assure qu'elle a mis ses complaisances.*

Conformément à cela, le père Balthasar Alva-

rez disait que l'ignorance des trésors, que nous avons en Jésus, est la cause de la ruine des chrétiens. Aussi, le sujet favori et le plus ordinaire de ses méditations était la passion du Sauveur, en qui il considérait surtout ces trois grandes peines : sa Pauvreté, ses Humiliations, et ses Douleurs. Il exhortait ses pénitents à méditer souvent la passion du divin Rédempteur, disant qu'ils ne pensaient pas avoir fait quelque progrès, s'ils ne parvenaient à avoir toujours présent dans le cœur Jésus crucifié.

Saint Bonaventure enseigne que, si l'on veut croître toujours en vertu et en grâce, on doit méditer sans cesse la passion de Jésus-Christ : *Si vis homo, de virtute in virtutem, de gratia in gratiam proficere, quotidie mediteris Domini passionem.* Et il ajoute qu'il n'est point d'exercice plus utile pour sanctifier une âme, que la considération fréquente des souffrances du Sauveur : *Nihil enim in anima ita operatur universalis sanctificationem, sicut meditatio passionis Christi.*

De plus, saint Augustin disait qu'une seule larme versée au souvenir de la passion de Jésus vaut mieux qu'un pèlerinage à Jérusalem et une année de jeûne au pain et à l'eau. — C'est qu'en effet notre doux Sauveur n'a tant souffert qu'afin de nous faire penser à ses souffrances, et qu'il est impossible d'y penser, sans être enflammé de l'amour divin, qui nous presse, dit saint Paul à ce sujet : *Charitas enim Christi urget nos.* Jésus n'est aimé que d'un petit nombre, parce qu'il en est peu qui considèrent les peines qu'il a endurées pour nous; quand on les médite souvent, on ne peut vivre sans aimer Jésus : *Charitas enim Christi urget nos.* Car on se sent alors tellement pressé par son amour, qu'on ne saurait se refuser à aimer un Dieu si aimant, et qui a tant souffert pour être aimé.

C'est pourquoi l'Apôtre disait qu'il ne voulait savoir autre chose que Jésus, et Jésus crucifié, c'est-à-dire, l'amour qu'il nous a témoigné sur la croix : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* Et en vérité, dans quels livres pouvons-nous mieux apprendre la science des saints, qui est de savoir aimer Dieu, que dans Jésus crucifié? Un grand serviteur de Dieu, le frère Bernard de Corlion, capucin, ne sachant pas lire, ses confrères voulaient le lui apprendre. Il alla consulter le crucifix, et Jésus lui répondit de la croix : *"Quoi! des livres! des lectures!... C'est moi qui suis ton livre, dans lequel tu peux toujours lire l'amour que j'ai eu pour toi."* Oh! le grand sujet à méditer pendant toute la vie et durant toute l'éternité : un Dieu mort pour notre amour!... un Dieu mort pour notre amour!... oh! le grand sujet!

Un jour, saint Thomas d'Aquin, rendant visite à saint Bonaventure, lui demanda de quel livre il s'était le plus servi pour enseigner dans ses ouvrages tant de beaux enseignements. Saint Bonaventure lui montra l'image de Jésus crucifié, toute noircie par les baisers qu'il lui avait donnés, en disant : *"Voilà le livre dont je reçois tout ce que j'écris; c'est lui qui m'a enseigné le peu que je sais."*

En un mot, tous les Saints ont appris à aimer Dieu, en étudiant le crucifix. — Le frère Jean de l'Alverne, chaque fois qu'il jetait les yeux sur Jésus couvert de plaies, ne pouvait retenir ses larmes. Le frère Jacobone, entendant lire la passion du Sauveur, non seulement pleurait à chaudes larmes, mais encore éclatait en gémissements profonds, oppressé par l'amour dont il brûlait pour son tendre Maître.

C'est à la douce école du crucifix que saint François devint un grand seraphin. Il pleurait si continuellement, en méditant sur les souffrances de Jésus-Christ, qu'il en avait presque entièrement perdu la vue. Un jour, on le trouva poussant des cris plaintifs; on lui demanda ce qu'il avait : *"Eh! que puis-je avoir?"* répondit-il, *"Je pleure sur les souffrances et les affronts de mon Seigneur; et ma douleur augmente à la vue de l'ingratitude des hommes, qui ne l'aiment point, et qui vivent sans penser à lui."* Toutes les fois qu'il entendait bêler un agneau, il se sentait ému de compassion, en pensant à la mort de Jésus, Agneau sans tache, immolé sur la croix pour les péchés du monde. Et tout brûlant d'amour, ce saint ne savait rien recommander avec autant d'empressement à ses frères, que de se souvenir fréquemment de la passion du Sauveur.

Jésus crucifié : tel est donc le livre dans lequel nous lisons souvent nous-mêmes. Nous apprendrons, d'une part, à craindre le péché, et de l'autre, à brûler d'amour pour un Dieu si aimant, en lisant, dans ses plaies, et la malice du péché,

qui a condamné un Dieu à souffrir une mort si cruelle, pour satisfaire à la Justice divine, et l'amour que le Sauveur nous a témoigné, en voulant tant souffrir pour nous faire comprendre combien il nous aimait.

Prions la divine Marie qu'elle nous obtienne de son Fils la grâce d'entrer, nous aussi, dans

ces fournaises d'amour où brûlent tant de cœurs, afin qu'y perdant toutes nos affections terrestres, nous puissions aussi brûler de ces heureuses flammes qui rendent les âmes saintes sur la terre et heureuses dans le ciel.

(Introduction de *Réflexions et Affections sur la Passion*, par S. Liguori.)

# L'ÂME SUR LE CALVAIRE

CONSIDÉRANT LES SOUFFRANCES DE JESUS-CHRIST

ET TROUVANT AU PIED DE LA CROIX LA CONSOLATION DANS SES PEINES

Avec des prières, des pratiques et des histoires sur les différents sujets

— SUIVIE DE —

## L'ÂME CONTEMPLANT LES GRANDEURS DE DIEU

PAR

**L'ABBÉ BAUDRAND**

Un volume in-12 de 379-XXIV pages..... Prix franco relié 60 cts.

Deux motifs différents peuvent conduire, en esprit, une âme sur le Calvaire, soit pour y considérer les souffrances d'un Dieu mourant et y compatir, soit pour y porter elle-même ses propres peines et y trouver sa consolation; l'un et l'autre motifs sont bien touchants et bien capables d'intéresser une âme pénétrée des sentiments de sa foi et de sa douleur.

Cet ouvrage sera donc divisé comme en deux parties : la première, qui en est le fond, renfermera les considérations sur la passion de Jésus-Christ; la seconde nous en fera l'application à nous-mêmes. Toutes nos croix et nos peines doivent être regardées comme une participation des croix et des peines de ce Dieu sauveur; ainsi, après avoir considéré ses souffrances dans la première partie, il est nécessaire, dans la seconde, de nous en appliquer à nous-mêmes les mérites et les fruits, pour nous soutenir dans les nôtres.

Plusieurs excellents ouvrages sur la passion de Jésus-Christ ayant déjà été donnés au public, il y a, ce me semble, de la présomption à en donner un nouveau, bien inférieur; aussi a-t-on hésité longtemps si on le ferait paraître; mais, la vue principale qu'on se proposait étant de donner des motifs de consolation aux âmes affligées, on a cru qu'il fallait commencer par proposer l'exemple de ce Dieu sauveur, comme étant le motif le plus sensible, le plus touchant, et celui dont tous les autres doivent tirer leur force et leur efficacité. Comment pourrait-on se refuser aux différents motifs de consolation dans les souffrances, quand on a devant les yeux un Dieu souffrant, qui présente son exemple pour modèle, sa grâce pour soutien, et sa gloire pour récompense?

LA PASSION

DE

# JESUS-CHRIST

— ET LA —

SEMAINE-SAINTE

PAR

L'abbé BÉNARD,

Un volume in-8 de VII-529 pages ..... Prix franco \$1.25

M. l'abbé Bénard a déjà donné au public religieux plusieurs intéressants volumes, parmi lesquels l'*Explication des évangiles et des épîtres des dimanches et fêtes de l'année*, et un traité particulier du *Carême*, dont le présent ouvrage est la suite naturelle. Le format et l'étendue du livre disent assez que le travail est riche et complet. Les amis des lectures pieuses pendant la Semaine-Sainte ont là, désormais, une mine inépuisable, et le prêtre chargé d'annoncer la parole de Dieu pendant ces jours solennels y rencontrera toutes les ressources désirables.

La méthode de l'auteur est d'exposer d'abord, à chacun des jours de la grande Semaine, le texte sacré présenté aux fidèles par l'Église, traduit en français avec le latin au bas des pages; puis il commente ce texte, le développe, l'explique, en le divisant par paragraphes. Le Fils de Dieu, dit à bon droit l'examinateur diocésain du livre, s'est fait homme pour sauver le monde : sa passion est donc un drame dont le premier acte touche à la création, et le dénouement a lieu au Golgotha. M. l'abbé Bénard résume d'une excellente manière les prophéties, soit verbales soit typiques, qui annoncent et figurent d'avance les souffrances du divin Crucifié. Il étudie aussi heureusement les paroles et les faits du saint Évangile ayant rapport au Calvaire. Tout cela est plein de doctrine et de grande piété. Les âmes affligées y apprendront les joies de l'épreuve chrétionnement supportée; celles qui n'oublient pas l'essentiel principe de la pénitence y seront puissamment encouragées; les cœurs ouverts à la contemplation, et que sollicite la vie intérieure, y puiseront abondamment les inspirations et les joies supérieures.

Quant au plan, c'est la simple série des jours de la Semaine. Ainsi, le mardi, nous avons le texte de l'explication de l'épître, tirée de Jérémie; le mercredi, l'épître tirée d'Isaïe; le jeudi, celle de saint Paul aux Corinthiens, avec des instructions sur la messe du jour, les reposoirs, le dépoillement des autels, la bénédiction des saintes Huiles; et de plus, pour ce jour, un commentaire de l'évangile qui lui est propre, et du discours après la Cène. Le Vendredi-Saint occupe, naturellement, la grande place dans le volume, avec le récit de la Passion, qui, après avoir été l'âme de l'Ancien-Testament dans les prophéties, domine entièrement le Nouveau. Chacune des stations fournit matière à des explications spéciales, très développées, savantes et pieuses, formant à elles seules un volume. Pour le Samedi-Saint, ce sont les détails du mystère : l'âme de Jésus dans les limbes, le sépulcre muni de gardiens par l'ordre du sanhédrin, la sainte Vierge dans sa douleur, les divers offices du jour, la bénédiction du feu, etc.; la Messe triomphante et l'Alléluia.

Bibliographie catholique.

PENSÉES ET AFFECTIONS  
SUR LA  
**PASSION DE JESUS-CHRIST**

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

TIRÉES DES DIVINES ÉCRITURES ET DES SS. PÈRES

PAR

Le R. P. GAÉTAN-MARIE DE BERGAME

DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

Trois volumes in-12 de 451-408-402 pages ..... Prix franco \$1.88

Ces pensées et affections sur la Passion peuvent se diviser en trois parties : la première traitera de la Passion du cœur de Jésus, contristé par une infinité d'objets douloureux, et souverainement affligé à cause des péchés du monde. La seconde nous rappellera la Passion de son esprit, abattu et humilié par les injures et les ignominies qu'il a souffertes ; et la troisième nous représentera la Passion de son corps, livré tout entier aux tourments les plus cruels. Mais j'ai toujours suivi l'ordre de l'histoire évangélique, en retraçant néanmoins, selon les circonstances, l'image d'un vrai pénitent, qui doit être contrit dans le cœur par la douleur de ses péchés ; humilié dans son esprit par la confusion d'avoir péché ; mortifié dans ses passions et dans ses sens, pour réparer les fautes commises et s'en préserver à l'avenir.

L'objet des pensées et des affections est la Passion de Jésus, tant intérieure qu'extérieure. Je sais bien que la passion intérieure, n'offrant rien de sensible, n'est pas à la portée de tout le monde, fût-elle expliquée avec toute la clarté possible ; mais ce n'est pas une raison de ne point s'y arrêter, puisque c'est là que l'âme puise les plus grands, les plus beaux sentiments ; c'est dans ses mystères qu'elle goûte les plus pures délices. Ces mystères ne nous sont cachés que pour exciter notre ardeur à les découvrir. Ils sont cette manne renfermée dans l'urne d'or placée dans le sanctuaire, et dont la douceur merveilleuse doit provoquer nos pieux desirs, autant que son origine sacrée appeler notre vénération.

Enfin, l'ensemble de toutes ces pensées et affections n'est, à proprement parler, qu'un commentaire littéral, moral et mystique, qui mène à l'intelligence des trois sens principaux de l'histoire évangélique de la Passion de Jésus-Christ. J'ai fait en sorte de ne m'écarter jamais du sens et des sentiments de l'Écriture et des Pères, dont je mets les textes au bas de chaque page, afin qu'on s'aperçoive que je n'ai presque rien, et même rien puisé dans mes propres lumières, et que le lecteur puisse en tirer un plus grand fruit ; car je suis bien persuadé que toute pensée ou affection marquée au sceau de l'antiquité sera toujours plus respectée et mieux accueillie que si elle était nouvelle. Dès qu'on saura qu'elle est extraite des écrits de quelques docteurs aussi éminents en doctrine qu'en sainteté, on la méditera avec plus de piété, et on lui trouvera bien plus d'onction que ne lui en pourrait jamais donner la faiblesse de mon esprit ou la sécheresse de mon cœur.

LA NOURRITURE

DE

L'ÂME CHRÉTIENNE

—OU—

L'ORAISON MENTALE RENDUE FACILE PAR LA MÉDITATION DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

AVEC DES PRATIQUES ET DES PRIÈRES

—PAR—

M. l'abbé DESIRE PINART

Un volume in-12 de 366 pages ..... Prix franco 75 cts.

Cet ouvrage peut être regardé comme une suite ou un complément des *Flammes de l'amour de Jésus*. Dans les *Flammes de l'amour de Jésus* j'ai cherché à montrer l'amour immense que notre divin Sauveur nous a témoigné dans l'œuvre de notre rédemption, et l'obligation où nous sommes de lui rendre amour pour amour. Dans la *Nourriture de l'âme chrétienne* je me suis proposé un autre but : j'y considère Jésus comme notre modèle dans toutes les positions de la vie, et je le propose à notre imitation. J'y mets continuellement en parallèle sa manière d'agir avec la nôtre ; je place ses vertus en présence de nos vices et de nos imperfections ; je compare son humilité à notre orgueil, sa douceur inaltérable à nos colères, sa pauvreté à notre amour des richesses, etc., et je prends de là occasion de montrer combien nous devons nous appliquer à imiter les admirables exemples qu'ils nous à laissés.

Ce n'est point simplement un recueil de lectures pieuses qu'il faut s'attendre à trouver ici ; c'est essentiellement un livre de méditations, sur lequel, pour en tirer tout le fruit désirable, il est nécessaire de s'appesantir ; c'est un livre que l'on doit méditer dans le calme de l'âme, en présence de Dieu, au pied de son crucifix. Si l'on se borne à le lire à la hâte, à la légère, par curiosité, on s'expose à en bien peu profiter.

Chaque méditation est suivie d'une ou plusieurs *Résolutions*. Comme ces résolutions sont presque toutes assez étendues, et qu'elles contiennent des instructions pratiques, les âmes pieuses pourront s'en servir en guise de lecture spirituelle, ayant soin de bien peser les leçons qu'elles leur donnent, et s'efforçant surtout de les retracer dans leur conduite.

Les saintes Écritures, les Pères, les meilleurs livres ascétiques du moyen âge et de nos jours sont les principales sources où j'ai puisé un grand nombre des pensées qu'on trouvera dans cet ouvrage. J'ai aussi emprunté beaucoup de beaux sentiments et de colloques à un opuscule italien composé il y a cent cinquante ans, à Rome, par un religieux de la compagnie de Jésus ; c'est également à cet ouvrage que je dois la première idée du plan que j'ai adopté pour les méditations. J'aurais pu multiplier les citations latines de l'Écriture et des saints Pères ; mais c'eût été grossir inutilement ce volume, et on rendrait le prix plus élevé : cette considération m'a arrêté.

Les méditations qui composent la *Nourriture de l'âme chrétienne* roulent uniquement sur la Passion de Notre-Seigneur. Quoique le sujet ne soit pas neuf, je l'ai préféré à tout autre, parce que, de l'aveu des maîtres de la vie spirituelle, la méditation de la Passion est la plus profitable de toutes.

LA PASSION ET LE CALVAIRE

PENSÉES ET AFFECTIONS SUR LES SOUFFRANCES DE N.-S. J.-C.

Par St Alphonse de Liguori.

Nouvelle traduction plus complète suivie de plusieurs exercices de piété en l'honneur de la Passion de N.-S. J.-C.

1 vol. in-32 de 376 pages ..... Prix franco 25 cts.

MEDITATIONS SUR LA PASSION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

ET SUR LES

GRANDES VÉRITÉS DE LA FOI

Par le Vénérable P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

NOUVELLE TRADUCTION

Par l'abbé M. B. COUISSINIER

APPROUVÉE PAR MGR L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE

1 vol. in-12 de 416 pages ..... Prix franco 63 cts.

Réflexions sur la Passion

DE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

ET

PRIÈRES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

Par l'auteur des AVIS SPIRITUELS.

1 vol. in-18 de 662 pages ..... Prix franco 75 cts.

LE CAREME POPULAIRE

OU

L'ÉCOLE DE JESUS SOUFFRANT

OUVERTE AU CHRÉTIEN PAR LA MÉDITATION DES DOULEURS DE LA PASSION

Par le P. IGNACE, passioniste

1 vol. in-32, de 256-XXXII pages, relié ..... Prix franco 30 cts.

MEDITATIONS SUR LA PASSION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

Par le FRÈRE PHILIPPE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Avec approbation de Mgr l'Évêque de Versailles

1 vol. in-12 de VII, 387 pages ..... Prix franco 63 cts.

LE

CHRIST DANS SES SOUFFRANCES & DANS SA MORT

MEDITATIONS SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

D'APRÈS LES SAINTS ÉVANGILES

Par VICTOR RENDU.

1 vol. in-12 de 316 pages ..... Prix franco 60 cts.

Ce livre n'est point un livre de controverse. Inspiré du *Traité de la Croix* il a pour but de faire connaître Jésus-Christ dans le mystère de sa Passion et de sa mort, et de venir en aide aux âmes pieuses par la méditation du plus grand événement qui ait marqué les annales du genre humain.

HISTOIRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR Le P. de la PALMA DE LA COMPAGNIE DE JESUS

PAR M. ADOLPHE GAVEAU, PRÊTRE. 1 vol. in-12 de XXII-538 pages. Prix franco 75 cts.

Voici le titre que le P. Louis de la Palma donne à son livre sur la Passion: "Histoire de la sainte Passion tirée des quatre Évangiles."

Le fond du livre est donc purement et simplement le texte évangélique. Ce que le P. de la Palma y a joint de sa main n'est fait qu'enchaîner ce fond divin.

Nous disons que c'est ce qui fait la différence entre ce livre et les autres ouvrages sur la Passion. Deux écoles exposent la vie de Notre-Seigneur.

Or, tout le bien qu'on peut dire de l'ouvrage du P. de Ligny: tout le respect mêlé à l'admiration qu'il faut avouer être dû à la passion de Catherine Emmerich, nul plus que nous ne s'y associe.

par l'amour, font volontiers passer la foi ferme et lumineuse de leur intelligence dans leur cœur, comme pour mieux en jouir.

La Passion de la Palma tient le milieu, et convient par là au grand nombre des chrétiens.

Vous y contemplez les tableaux les plus émouvants; mais, nous le répétons, ces tableaux ne sont que la réverbération du texte évangélique auprès duquel ils sont placés.

En un mot, le P. de Ligny donne les beautés enveloppées dans l'écorce sacrée du texte; au lecteur d'enlever lui-même l'écorce et de les découvrir.

Quand cet ouvrage de premier ordre parut, l'autorité ecclésiastique le nota ainsi: "Ce livre est en tout très catholique, très savant, et d'un grand profit spirituel."

On sait que, né à Tolède en 1559 et entré au noviciat de la Compagnie de Jésus, il fut deux fois provincial, et exerça dans l'intervalle des emplois importants.

La Passion de Notre-Seigneur par le P. de la Palma est un ouvrage de haute valeur. En Espagne, où il y a cependant tant de richesses ascétiques du plus grand prix, on ne le désigne que sous le nom de "livre d'or."

C'est justice d'ajouter que la traduction est élégante et fidèle.

LA DOULOUREUSE PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

D'APRÈS LES MÉDITATIONS D'ANNE-CATHERINE EMMERICH.

Traduction intégrale faite sur la 11e Édition allemande et précédée d'une notice sur Clément Brentano. 1 vol. in-18 de LXXXVI-504 pages. Prix franco 75 cts.

AMOUR DES AMES OU RÉFLEXIONS AFFECTUEUSES SUR LA PASSION DE JESUS-CHRIST

Par St Alphonse de Liguori.

1 vol. in-18, de X-186 pages, relié. Prix franco 38 cts.

LA PASSION MEDITÉE

D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGÉLISTES

OU

ELEVATIONS POUR CHAQUE JOUR DU CAREME SUR LES SOUFFRANCES ET LA MORT DE N.-SEIGNEUR

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

De M. l'Abbé LOUIS MARCHETTI

Précédé d'une introduction et augmenté de considérations empruntées à nos orateurs sacrés les plus célèbres.

Par H. DENAIN.

1 vol. in-18 de 480 pages. Prix franco 50 cts.

PETITE HORLOGE DE LA PASSION

Ou manière de méditer dévotement et avec fruit la Passion de N.-S. J.-C. à toutes les heures du jour et de la nuit

Par le R. P. J. PASSERAT.

NOUVELLE ÉDITION PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LE PIEUX AUTEUR ET DE SES MAXIMES SPIRITUELLES.

Brochure in-32 de 62 pages. Prix franco 5cts.

MARTHE LAMBERT.

Marthe Lambert est aveugle, elle est sourde et elle est paralytique; cela dure depuis seize ans: elle habite à Castres (Tarn) une petite chambre d'une vieille maison de la rue du Temple

Il y a donc seize ans que cette pauvre veuve git, vivante, sur son lit de douleur. Vous rendez-vous bien compte de cette situation? Elle ne voit rien, elle n'entend rien, absolument rien.

Quel commerce cette malheureuse pourra-t-elle donc avoir avec les humains? Par quel moyen communiquera-t-on avec elle? Lui parler? Inutile, elle n'entend pas. Faire des signes? Peine perdue, elle ne peut les voir.

Elle était donc condamnée, cette pauvre âme, à rester ensevelie vivante dans cette matière inerte, comme Dufavel au fond de son puits. Elle était condamnée à un cachot viager, à une nuit sans fin, à un rade in pace moral; à une solitude éternelle et incurable comme ses infirmités; c'était une séquestration à perpétuité garantie par trois géoliers impitoyables: la cécité, la surdité et la paralysie.

N'est-il pas vrai que vous ne concevez rien de plus affreux qu'une pareille situation? Telle était pourtant la destinée de la veuve Lambert.

Mettez-la dans un hospice, autant dire mettez-la au tombeau. Encore si ce tombeau doit la devorer en peu de temps, que boni soit-il! Mais non, elle s'y enfouira lentement dans cette double nuit que fait sa maladie autour d'elle, dans ce isolement, dans ces ténèbres, dans ce silence.

Telle était la destinée de la veuve Lambert, disions-nous; mais exprimons-nous d'ajouter que Dieu n'a pas permis que cette affreuse destinée s'accomplît. Il s'est trouvé, à côté de l'infirme, un cœur vaillant, une ardente charité: Mlle Joséphine Vidalès s'est dévouée tout entière au soulagement de sa sœur.

Cette garde-malade officieuse a compris que ce n'était pas assez de veiller jour et nuit sur ce corps, qu'il fallait aussi et surtout occuper et visiter cette âme ensevelie et laissée au fond de son cachot. Elle a voulu faire parvenir à cette infortunée, à défaut de la parole qu'elle ne peut entendre, une pensée et une pensée de sympathie et de commiseration.

Alors, sans autre guide que son cœur, sans autre inspiration que sa bonté, sans autre auxiliaire que sa patience, Joséphine Vidalès a entrepris ce miracle; elle a mieux fait, elle l'a accompli.

La paralysie a laissé à l'infirme l'usage et la sensibilité de ses deux mains: c'est sur de si faibles moyens que Joséphine Vidalès établit son système: au moyen de l'entrelacement de ses doigts et de pressions variées sur les mains de sa sœur, elle lui communique toutes ses pensées et répond à toutes les questions de l'infirme.

Rien n'est plus attendrissant que de voir cette conversation; car c'est une conversation muette d'une part. La sœur infirme parle seule, la sœur valide ne fait que des signes que l'aveugle traduit à mesure et à haute voix.

Quelquefois, le signe n'est pas compris du premier coup. Marthe tâte, ce qui est rare. Une pression de main de Joséphine l'arrête: quand elle fait fausse route, ou l'approuve quand elle est dans le bon chemin.

Comment, dans cette sorte d'enseignement mutuel, les deux sœurs ont-elles pu trouver tant de signes, découvrir tant de conventions, c'est ce qu'on ne peut s'expliquer que par le stimulant de la nécessité développée par la plus tendre affection. Tout sert de point de ralliement aux deux sœurs, leurs souvenirs, les détails de leur existence, des

corrélations d'idées, des représentations tangibles de la pensée qu'on veut exprimer: tous les moyens sont employés dans cette traduction matérielle

Un exemple nous frappa: il fallait parler de Paris, de Toulouse et d'une petite ville appelée Lautrec.

Pour Paris, Joséphine simula avec la main une couronne sur la tête de sa sœur. Celle-ci comprit aussitôt la cité-reine, le capitale, Paris enfin.

À Toulouse, l'infirme fut, dans sa jeunesse, traitée d'un mal d'oreilles. Cela suffit, et un attouchement fait à l'oreille de la malade lui fit nommer aussitôt la ville qu'on voulait lui désigner.

La petite ville de Lautrec était plus difficile à caractériser. Mais à Castres les habitants de Lautrec passent pour être des cerveaux légers que le vent du Midi pousse volontiers à des extravagances. Il n'en fallait pas davantage, et Joséphine, en soufflant sur les doigts de Marthe, la mit aussitôt sur la voie, et la sourde comprit qu'on voulait lui parler de Lautrec en aussi peu de temps qu'il eût fallu pour le nommer.

Ce qui plaît et ce qui touche, dans ce perpétuel qui-vive de la charité, dans cette incessante faction du dévouement au lit de la douleur, c'est la manière dont cette assistance s'accomplit. Joséphine Vidalès rend ses soins tout uniment, comme si c'était la chose la plus simple du monde, et sans soupçonner qu'il y ait aucun mérite à cela. C'est une abnégation qui s'ignore. C'est mieux encore: c'est le dévouement qui rit, comme la pauvre de Beranger. Le croirait-on? cette excellente fille parvient à apporter de l'enjouement dans le martyre de sa sœur: elle fait pénétrer la lumière au fond de cette nuit; elle égaye et elle éclaire: quelquefois elle force la pauvre infirme à sourire.

Quand la malade, tourmentée par le mal, demandait à Dieu de l'appeler à lui, Joséphine, tournant le désespoir en enjouement, fait entendre à sa sœur que le bon Dieu n'a que faire d'un si triste cadeau.

Où bien, si Marthe se désolait d'avoir été si cruellement affligée, quand elle reprochait à la Providence de lui avoir enlevé toutes ses facultés, Joséphine lui répond par un signe qu'il lui reste encore la parole.

"Ah! oui, dit l'infirme, il ne manquerait plus que cela. Je n'ai que la parole: tu trouves donc que c'est trop?"

Par exemple, ce qu'on n'a jamais pu faire entendre à notre paralytique, c'est le renchérissement des denrées alimentaires. Elle est convaincue que le vin n'a jamais augmenté, et que sa sœur n'en exagère le prix qu'ain de lui en donner moins.

"C'est impossible, dit-elle: quand je marchais, voyais et entendais, les choses ne valaient que tant. Et elle ne veut pas en demander." C'est Epiméride parlant dans son sommeil.

Quelquefois même, dans sa mauvaise humeur, elle arrive à la conclusion la plus désobligeante pour sa sœur.

"Je vois ce que c'est, dit-elle, tu voudrais me faire croire que tout a augmenté. Bon! c'est pour cacher que tu me reproches le peu que je mange."

Car c'est encore là quelque chose qui ajoute au mérite de ce perpétuel sacrifice; c'est que celle qui en est l'objet n'en sait pas toujours gré à celle qui l'accomplit.

Ces deux sœurs avaient, pour subvenir à leurs besoins, un frère employé dans l'administration des omnibus de Paris.

Ce frère est mort il y a deux ans. Il pouvait donc être ajoutée quelque chose au malheur de ces deux femmes.

Quel coup lorsqu'il fallut que Joséphine éplorée, sanglotante, annonçât à Marthe la funeste nouvelle; lorsque la seule personne que l'infirme pût comprendre dut lui révéler que ce frère bien-aimé, que ce soutien unique, que cette suprême ressource venait à leur manquer à tous deux! Quelque temps la sœur voulut cacher à sa sœur cet affreux événement; mais la douleur fut plus forte: il fut impossible de dissimuler un tel désespoir.

Et la paralytique devina le malheur avant de l'apprendre. Ce fut évidemment là une des scènes les plus navrantes qu'on puisse imaginer.

Qu'ajouter de plus? Depuis ce temps, les deux sœurs ont vécu, si l'on peut appeler vivre ne pas mourir.

En face de cette infirmité qui oserait se plaindre de son sort?

(Extrait de "Histoires et Anecdotes des temps modernes" par de Cadoudal. 1 vol. in-12 Prix 38c.

MANUEL DU TIERS-ORDRE

DE SAINT FRANÇOIS

APPELÉ ORDRE DE LA PÉNITENCE

A L'USAGE DES MEMBRES DU TIERS-ORDRE

MONTREAL, LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH, (CADIEUX & DEROME)

Un volume in-18 de VIII-485 pages relié. Prix franco 60 cts.

# OUVRAGES SUR LA TERRE SAINTE

La lecture des ouvrages sur la Terre Sainte, très intéressante en tout temps, nous paraît l'être encore davantage dans le temps du carême. Cette lecture, en effet, est de nature à reporter plus facilement notre esprit vers les lieux où Notre-Seigneur a passé sa vie terrestre, ce qui est déjà une espèce de préparation à la méditation de ses souffrances.

## LA TERRE SAINTE SON HISTOIRE, SES SOUVENIRS, SES SITES, SES MONUMENTS

Par **VICTOR GUERIN**

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS-LETTRES, CHARGÉ DES MISSIONS EN ORIENT

Un volume grand in-4° d'environ 500 pages, illustré de 20 superbes planches en taille-douce et de 300 belles gravures sur bois.

Couronné par l'Académie française, PRIX MONTYON, en 1882.

Cartonné toile, plaque spéciale, tranche blanche ..... \$15.00  
Demi-chagrin, plats toile mosaïque, tranche dorée ..... \$17.50

## LA TERRE SAINTE

(Deuxième partie)

Liban, Phénicie, Palestine occidentale et méridionale, Pétra, Sinai, Egypte

Par **VICTOR GUERIN**

Un volume grand in-4° de plus de 500 pages, enrichi de 19 superbes planches en taille-douce, de 3 grandes cartes imprimées en couleurs, et de 300 belles gravures sur bois.

Couronné par l'Académie française, PRIX MONTYON, en 1884

Cartonné toile, plaque spéciale, tranche dorée ..... \$15.00  
Demi-chagrin, plats toile mosaïque, tranche dorée ..... \$17.50

## LES SAINTS LIEUX

### PELERINAGE A JERUSALEM

EN PASSANT PAR

L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LA SLAVONIE, LES PROVINCES DANUBIENNES, CONSTANTINOPLE, L'ARCHIPEL, LE LIBAN, LA SYRIE, ALEXANDRIE, MALTE, LA SICILE ET MARSEILLE.

Par Mgr **MISLIN**.

Troisième édition revue et considérablement augmentée.

3 vol. in-8 d'environ 700 pages, plus 13 cartes ou plans. .... Prix franco \$6.00

## VOYAGE EN TERRE SAINTE

Par Mgr de **GOESBRIAND**,

Evêque de Burlington, (Vermont).

1 vol. in-8 de 187 pages ..... Prix franco 30 cts

Ce volume fait partie de la *Bibliothèque religieuse et nationale* de la *Librairie Saint-Joseph*.

### SOUVENIRS

D'UN

## VOYAGE EN TERRE SAINTE

PAR

M. l'abbé **J. M. EMARD**

Un volume in-12 de VII-469 pages, dix gravures hors texte. .... Prix franco \$1.00

## JERUSALEM ET LE SAINT-SEPULCRE

PAR

**ALFRED MONBRUN**, Officier d'Académie

Un volume in-12 de 180 pages ..... Prix franco 40 cents

## VOYAGE AU SINAI

PAR

Le R. P. De**DAMAS**, de la Compagnie de Jésus

Un volume in-12 de 313 pages ..... Prix franco 50 cents

## VOYAGE EN JUDÉE

PAR

Le R. P. De**DAMAS**, de la Compagnie de Jésus

Un volume in-12 de 341 pages ..... Prix franco 50 cents

## VOYAGE A JÉRUSALEM

PAR

Le R. P. De**DAMAS**, de la Compagnie de Jésus

Deux volumes in-12 de 251, 257 pages ..... Prix franco 1.00

Le nom du P. de Damas a retenti saintement parmi nous, à l'époque de la guerre de Crimée. C'est là sans doute, que cet esprit, à la fois si délicat et si ferme, s'est pris d'amour pour ces contrées de l'Orient qu'il a parcourues plusieurs fois, vers lesquelles se tournent aujourd'hui les intelligences de l'Europe civilisée et où l'on sent comme des frémissements, présage de choses grandes, inconnues, décisives peut-être, pour le sort du monde. Le P. de Damas embrasse la matière sous son aspect le plus complet. A chacune des stations de son voyage, il s'arrête à peindre et à décrire et, quand il a mis clairement les choses sous les yeux, il s'élève à des considérations supérieures, à des rapprochements instructifs, et à de chrétiennes méditations. Plusieurs de ces pages sont remplies de feu, de doctrine, de réflexions profondes et élevées, de vues remarquables sur le passé et sur l'avenir.

Jamais on n'avait écrit sur l'Orient avec autant de charme et de vérité, ni réuni tant de précieux souvenirs de ces pays extraordinaires, de ces lieux vénérables et profondément intéressants.

## DE QUEBEC A JERUSALEM

JOURNAL D'UN PELERINAGE DU CANADA EN TERRE SAINTE  
REPASSANT A TRAVERS L'ANGLETERRE, LA FRANCE,  
LA JUDÉE, LA SAMARIE, LA GALILÉE, LA  
SYRIE ET L'ITALIE

Ouvrage accompagné de plans et de cartes géographiques.

PAR

*Abbé* **L. PROVANCHER**

DOCTEUR EN SCIENCES

Un volume in-8 de 723 pages ..... Prix franco \$2.00

### HISTOIRE

DE

## SAINTE SUAIRE

DE

### NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

CONSERVÉ DANS L'ANCIENNE ÉGLISE ABBATIALE DE CADOUIN, EN  
PÉRIGORD, ET DE TOUS LES AUTRES LINGES FUNÉBRES  
DU SAUVEUR

PAR

Le R. P. **ALCIDE CARLES**

PRÊTRE DU SACRÉ-CŒUR, MISSIONNAIRE DU CALVAIRE DE TOULOUSE

Un volume in-8 de 370 pages ..... Prix franco \$1.00

De tous les suaires, dit Baillet, celui de Cadouin est le plus célèbre; Bergier le donna comme le plus fameux, et Dutemps (Hugues) comme le plus authentique.

Les reliques du Sauveur forment le plus précieux trésor de l'Église; ce sont nos bijoux, nos perles fines, nos diamants, enfin nos plus grandes richesses. Dans le langage chrétien, on les appelle les *Grandes Reliques* et elles sont toutes réputées insignes, parce qu'elles sont autant au-dessus des reliques des saints que le Sauveur est lui-même au-dessus de tous les élus. Leurs ostensions sont rares; elles sont faites le plus souvent par la main des pontifes et avec les plus grandes démonstrations de piété. Quand on exposa en 1810 la *Sainte Robe* de Trèves, plus de deux cent mille pèlerins vinrent la visiter. En 1840, lors de la dernière exposition, il en vint plus d'un million.

# LE JUBILÉ DE 1886

(EDITION CANADIENNE)

1 vol. in-18 de 112 pages.....Prix franco 10 cts.

La voici enfin cette brochure si impatiemment attendue depuis que nous l'avons annoncée dans le *Propagateur des bons livres*. No. du 15 mars dernier. Elle renferme au moins la matière d'un volume in-12 de 100 pages et ne se vend qu'à 10 cents. C'est donc avant tout une œuvre de propagande religieuse et non affaire de spéculation. Aussi comptons-nous sur une circulation sans égale *pro bono publico*. D'ailleurs, outre que cette brochure a été compilée d'après les plus grandes autorités théologiques, par un des premiers théologiens du diocèse, elle traite tout spécialement des concessions accordées par le Pape aux catholiques du Canada relativement au jubilé actuel. Ceci lui donne donc un cachet à part et l'impose même à nos préférences. Elle doit primer toute autre publication de ce genre puisqu'elle est tout spécialement faite pour nous. Là, en effet, se trouvera la note juste, la décision exacte et finale sur toute question jubilaire. On pourra être sans crainte, tout a été prévu. D'ailleurs, l'*Imprimerie* de Mgr l'évêque de Montréal, si importante dans un ouvrage de ce genre, est là pour rassurer les plus timorés.

Pour faire mieux connaître le contenu de cette importante brochure, nous donnons ci-dessous la Table des matières.

## TABLES DES MATIÈRES.

Aumône.—Censures.—Communion.—Commutation des vœux.—Conditions du jubilé.—Confession.—Déclarations de la S. Pénitencerie (15 janvier 1886).—Dispense de l'irrégularité.—Encyclique de N. S. Père Léon XIII.—Explications pratiques.—Extrait de la Constitution "Pontifices Maximi".—Irrégularités.—Jeûne.—Limites des pouvoirs des confesseurs.—Notions sur le jubilé.—Nouvelles décisions du jubilé (30 janvier 1886).—Observations générales.—Pouvoirs jubilaires des confesseurs.—Pouvoirs relatifs à l'indulgence.—Pouvoirs relatifs aux faveurs surajoutées à l'indulgence.—Privilèges des fidèles.—Réflexions pieuses. Remarques importantes.—Visites et prières.—Visites processionnelles.—Vœux.

Les ouvrages sur le jubilé de 1886, que nous avons annoncés dans le *Propagateur des bons livres*, (No. du 1er mars) comme devant être reçus le 25 mars, l'ont été le 24. Nous sommes donc maintenant en état de pouvoir fournir nos clients qui désireraient se procurer ces divers ouvrages pleins d'actualité. Qu'on se hâte, car les demandes sont très nombreuses.

Nous répétons aujourd'hui, sans commentaire, les titres de ces ouvrages.

1. *Jubilé de 1886*, par un prêtre du diocèse de Tournai.  
Charmant opuscule de 32 pages grand in-32.....5 cts.
2. *Petit manuel de jubilé* à l'usage des personnes qui veulent le faire saintement, par le chanoine J.-J. Loiseaux (aujourd'hui le R. P. Piat de Mons).  
1 vol. grand in-32 de 386 pages.....25 cts.
3. *La Bulle du jubilé de 1886 et son Commentaire*, par M. le chanoine J. Plan-  
chard, vicaire-général d'Angoulême.  
1 vol. in-8 de 108 pages.....25 cts.

# LES TROIS ROME

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ITALIE ACCOMPAGNÉ

1o.—*D'un plan de Rome ancienne et moderne.* 2o.—*D'un plan souterrain ou des catacombes.*

PAR

MGR GAUME

Quatre volumes in-12, d'une moyenne de 500 pages.....Prix franco \$4.00

## EXCENTRICITÉ

Un des pasteurs les plus éminents de l'Eglise anglicane imagina un jour, au milieu de son sermon, de se placer à califourchon sur la rampe de la chaire et de se laisser glisser ainsi jusqu'en bas. "Voilà, s'écria-t-il en remontant, comment on va en enfer."

LE

# NOUVEAU MANUEL DES CULTIVATEURS

—OU—

CULTURE RAISONNÉE

DES ABEILLES, DE LA VIGNE ET DE LA CANNE A SUCRE

—ORNÉ DE 100 GRAVURES—

Par J. B. LAMONTAGNE, A.M., L.L.B.

Un volume in-8 de 193 pages..... Prix franco 75 cents

Contre le mal d'oreilles :

Versez 5 gouttes de chloroforme sur un peu de coton, que vous introduirez dans le fourneau d'une pipe d'argile. Allumez ce coton et soufflez la fumée, par le tuyau, dans l'oreille souffrante.

(Petites lectures illustrées.)

# POESIES RELIGIEUSES ET POLITIQUES

PAR

LOUIS "DAVID" RIEL

Brochure in-12 de 51 pages.....Prix franco 15 cts.

Ces poésies, écrites au Montana (E.-U.) en 1879, par le métis exilé qui a joué un rôle si important dans l'histoire du Nord-Ouest canadien, et qui a préoccupé l'univers entier, ne peuvent manquer d'attirer l'attention du public, à défaut de l'intérêt des poètes. Bien trompé, en effet, serait celui qui voudrait trouver dans ces 1500 vers, du Racine ou du Corneille; car ces vers marchent tout prosaïquement à pied: aussi en trouve-t-on plusieurs de blessés. Enfin c'est du mélisme; certains vers sont rayonnants, pendant que plusieurs font tache; ce sont plutôt des élucubrations rimées, qu'un cœur aigri a gemies contre quelques hommes de son pays. Mais, d'un autre côté, elles donneront peut-être mieux que n'importe qui ou quoi le secret motif des agissements de ce pauvre monomane religieux et politique. Voici, du reste, les divers titres des poésies de l'ouvrage: 1. MON SAUVEUR; 2. NOTRE-SEIGNEUR IDENTIFIÉ AVEC SON CLERGÉ; 3. LA SAINTE VIERGE; 4. L'ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE; 5. JOSEPH DAMIANI (Supérieur à Montana); 6. RECONNAISSANCE; 7. A SIR JOHN A. MACDONALD.

Deux gravures ornent cette brochure: le portrait de Riel et la Résidence de la famille Riel à Saint-Vital.

Le bruit qui se rattache au nom de Riel, personnage maintenant acquis à l'histoire du Nord-Ouest, permet de dire que cette brochure va s'écouler très rapidement et s'épuiser avant longtemps. Dans quelques années, ce sera probablement une rareté bibliographique recherchée par les collectionneurs à prix d'argent, peut-être d'or.

# PHOTOGRAPHIE DE RIEL

Format album (Cabinet size).....Prix franco 25 cts.

Cette photographie, prise d'après un tableau de famille, est la seule reconnue authentique par toutes les personnes qui ont connu Riel.

Une humble et fervente dévotion aux souffrances du Sauveur est un signe distinctif de notre prédestination à contempler éternellement sa Face adorable. Jouir pendant toute l'éternité de la vue d'un Dieu infiniment beau, infiniment bon, infiniment aimable, quelle douce destinée! n.

\*\*

La mortification, celle des sens surtout, est la ligne la plus droite pour arriver à la gaité du cœur et aux joies intérieures! c.s.

\*\*

Quand Dieu nous demande un sacrifice, c'est toujours pour notre bien! c.s.

(Pensées et Maximes du Père Faber.)

# PETIT MANUEL D'APICULTURE

A L'USAGE DES ECOLES

PAR

L. H. BELLEROSE

Un volume in-18 de 139 pages.....Prix franco 15 cents

# C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa  
Grandeur Monseigneur  
de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers

Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux,

Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie

Spécialité : DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.